



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE SALONS ET FESTIVALS...

Toute l'année désormais, se déroulent salons et festivals consacrés au polar. On en compte plus de soixante, souvent animés par des adhérents de l'association 813, qui vit le jour en 1980 pour populariser le roman policier attaqué de toutes parts, notamment par des écrivains comme Paul Guth, connu pour sa série consacrée au « Naïf » et qui disait : « Le roman policier, ce chancre qui a dévoré la littérature pure ». Paul Claudel, l'inoubliable auteur d'une ode au Maréchal Pétain et du *Soulier de satin*, (certains, dont je suis, ont apprécié qu'il n'ait pas fait la paire), lui aussi crut bon d'évoquer les romans policiers : « ils s'adressent aux couches les plus basses de la bêtise humaine [...] quand il s'agit de dénouer, c'est la catastrophe et le lecteur devient conscient au contact de la stupidité de l'auteur, de la sienne propre ». Vous voilà prévenus ! Et surtout, ne croyez pas que ces irréductibles aient tous disparu. On en trouve encore, souvent à des postes clés et, malgré leur entêtement, ils devraient toutefois s'interroger sur un phénomène récent. En effet, alors que tous les chiffres sur le livre sont au rouge, entraînant la fermeture de librairies comme jamais, nous constatons à l'inverse, un regain de fréquentation dans les salons du polar. Quelques exemples : à **Penmarch'** localité bretonne de huit mille habitants, le nombre de visiteurs passe de deux mille l'an passé à quatre mille en 2013 et la recette libraire progresse de quinze pour cent ; à **Villeneuve lez Avignon**, même phénomène de fréquentation massive du public et progression de quinze pour cent des livres vendus. À **Pau**, c'est le coup de tonnerre avec plus de cinquante pour cent d'augmentation. À **Toulouse**, début octobre, même évolution de quinze pour cent sur le nombre de livres vendus et de dix-huit pour cent sur la recette par rapport à 2012. En avril, le salon **Quais du polar de Lyon**, avait réuni soixante mille visiteurs et dépassé les vingt-cinq mille livres vendus durant le week-end. Ces chiffres devraient faire réfléchir tous les censeurs du polar qui s'arc-boutent sur des préjugés d'une autre époque. Mieux, alors que les rumeurs les plus fantaisistes circulent, du genre « les gens ne lisent plus », on constate que les lecteurs de polar lisent toujours davantage et qu'ils font des adeptes. Au festival de Toulouse, en trois jours, deux mille cinq cents écoliers et lycéens ont reçu un auteur dans leur classe, tandis qu'à l'université ce sont plusieurs centaines d'étudiants qui ont dialogué avec des romanciers. L'expérience démontre que c'est une façon de susciter de nouveaux lecteurs. **Suite page 3**

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

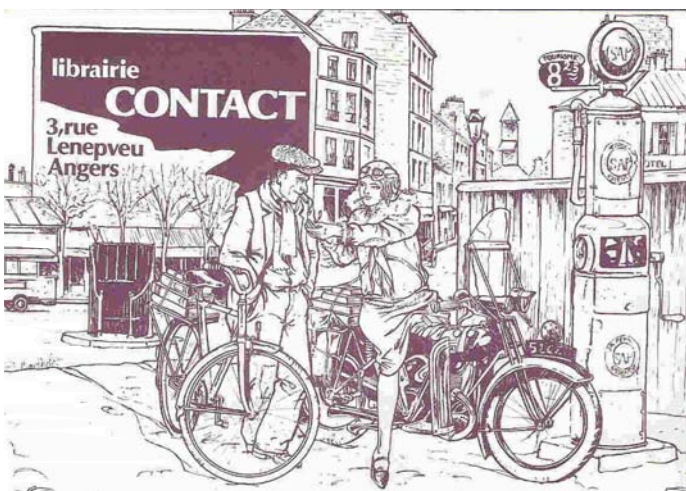
LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE JOEL DICKER

Le public a succombé à l'appel des sirènes littéraires (*Elle*, *Le Point*, *Pivot* dans le *JDD*, l'académicien Fumaroli dans le *Figaro Littéraire* etc.) et a hurlé au génie alors que **La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert** du jeune Suisse **JOËL DICKER** n'était même pas en librairie. Il obtient son premier prix le jour de la sortie des six cent mille exemplaires tirés par les éditeurs suisse et français L'Âge d'Homme et De Fallois. Soit, à 0,8 kg le bouquin, un poids total de quatre cent quatre-vingts tonnes ! Le mois suivant, le titre casse la baraque à la Foire de Francfort où trente pays achètent les droits. Puis il obtient le Prix Goncourt des Lycéens et celui de l'Académie Française. Ce roman de 670 pages a été écrit par un inconnu de vingt-sept ans, belle gueule mais surtout redoutable VRP qui court les salons et enchaîne les télévisions. De quoi est fait ce roman policier ? Car c'en est un même si, sur la quatrième de couverture (blanc clinique avec une reproduction de **Edward Hopper**, peintre devenu top mode), on nous prévient que « sous ses airs de thriller à l'américaine, *La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert* est une réflexion sur l'Amérique, sur les travers de la société moderne, sur la littérature, sur la justice et sur les médias. » Rien que ça ! Près de sept cent mille exemplaires vendus en grand format à vingt-deux euros plus tard (15,4 millions d'Euros net), et avant la sortie en poche au printemps 2014, qui devrait elle aussi cartonner, penchons-nous sur cette soi-disant réussite polardeuse.

Pour faire court, disons que l'histoire située en 2008 est menée par Marcus, jeune écrivain, double parfait de l'auteur, en crise de page blanche après un très grand succès. Il s'en retourne pleurer chez son ex-prof de littérature (le fameux Harry Q.), lui aussi auteur d'un livre

au succès faramineux, qui habite une maison d'architecte à la lisière d'une petite ville. Mais voilà que des jardiniers découvrent, en plantant des hortensias sous ses fenêtres, les restes humains (datant de 1975) d'une jeune fille de quinze ans, Nola, tenant le manuscrit du premier succès d'Harry Q. Accusé, il doit avouer qu'il vivait une belle histoire d'amour avec cette fille de pasteur et qu'il comptait s'enfuir avec elle ce jour-là. Le scandale est énorme, car Harry Q. avait trente-cinq ans à l'époque. Son best-seller est retiré des bibliothèques et des écoles (?). Marcus, le jeune auteur, parallèlement pris à la gorge par son éditeur sans scrupule, doit rendre un livre. Et pourquoi pas une enquête qui blanchirait Harry Q ? Le voilà qui retrouve tous les protagonistes du drame qui s'est joué trente-trois ans plus tôt. Et chacun va endosser le rôle de coupable...

A priori, rien de bien nouveau : à force de se recentrer sur les lieux et les personnages, l'auteur décrit une Amérique de pacotille, un décor vide qui colle bien avec la peinture de Hopper. Les personnages sont tellement stéréotypés (le génial écrivain, la belle fille blonde et simple, le Quasimodo de service, l'homme d'affaire, le gentil flic etc.), l'action minimale et le style d'une platitude sidérante qu'on se dit que c'est un truc « Nouveau Roman ». Mais non. JOËL DICKER est juste un malin : il a pris ses petits ciseaux, a découpé son texte, et a mélangé le tout. Résultat : un pré-prologue daté de 1975, un prologue de 2008, puis le récit tronçonné en chapitres numérotés en ordre décroissant (on commence par le 31), lestés chacun d'un conseil littéraire basique, *new age* ou creux d'Harry Q. a son élève studieux. Et voilà la structure mise en vedette à la façon du Concept qui transfigure un banal objet en œuvre d'art contemporain. Comme dans les films *Elephant* ou *Simon Werner a disparu*, on revient encore et encore à la scène originelle de la disparition de Nola en multipliant les points de vue. Encore un truc structurel. Et le livre, qui s'écrit dans le livre à propos d'un livre, remet une couche d'épais vernis de mise en abyme facile. JOËL DICKER a bien construit son petit théâtre. Le lecteur suit sans problème les récits parallèles entre époques. L'auteur possède une bonne structuration de l'espace et du temps mais ses marionnettes sont affligeantes : Harry Q. le premier, qui débite poncifs sur





poncifs, passe son temps à bégayer son amour fou pour Nola en battant des bras sur la plage pour faire comme les mouettes. Nola est complètement crétine et invraisemblable. Crainte de propagande pédophile ? Il y a absence complète d'allusions ou de gestes sexuels. Pur Amour ? Non, car il y a une fellation au chef de la police, ce qui, du coup paraît bizarre. Tout est gauchi. Amateurisme ou rouerie ? Les deux mon général ! Que le livre ait eu le Prix des Lycéens passe encore, mais celui de l'Académie Française, c'est invraisemblable. Voici donc une violente opération marketing auprès des médias qui n'ont pas lu le livre. Mais concluons sur une curieuse résonance avec tous personnages du livre qui répètent des centaines de fois, à trente-trois ans d'intervalle, à Harry Q. et à Marcus, qu'ils vont écrire un best-seller, que ça va être un coup fumant dans le monde entier, qu'ils vont devenir riches. Et ça se réalise à la fin ! Cerise sur le gâteau, et c'est là que c'est vertigineux : ça se réalise exactement de la même façon pour l'objet livre de Joël Dicker. Comme quoi, un talent structurel et un bon marketing peuvent faire coïncider fiction et réalité.

Michel Amelin

EN BREF... EN BREF... EN BREF

« *Mauvais garçons* » de Linwood Barclay. **Belfond.** Zack Walker a mis sa carrière d'écrivain en sommeil pour redevenir journaliste, mais sous les ordres de sa femme, ce qui complique un peu la situation. En vue d'un article sur la criminalité ordinaire d'une grande ville américaine, Zack accompagne un détective privé en planque devant un magasin de luxe. Il s'expose de fait à l'attention de la pègre locale symbolisée par un caïd collectionneur de poupées Barbie. Sans oublier qu'il doit jeter un œil sur ces deux enfants adolescents qui aspirent à une liberté bien légitime mais très angoissante pour un père aussi anxieux. Humour et action garantis avec ce polar de Linwood Barclay. (21 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

Sinon, connaissez-vous *Temps noir*, la revue des littératures policières éditée deux fois dans l'année ? Cette revue racée, sous couverture pelliculée, doublée d'une jaquette avec rabat, à l'intérieur de laquelle la maquette, un brin austère, est agrémentée d'une série de photos ou d'illustrations en noir et blanc ? Le numéro seize est paru avec 376 pages, soit une vingtaine d'articles : entretiens, études diverses, essais et une table ronde *Comment raconter la guerre d'Algérie dans le roman noir ?* qui conclut un passionnant dossier d'une trentaine de pages d'une grande richesse. Ceux qui s'intéressent à l'histoire du genre trouveront la suite d'une étude de Michel Chlastacz sur les collections policières pendant l'occupation. Sous le titre *Des fascicules policiers au service de la haine*, Michel passe à crible les collections « Rouge gorge » et « Plume & corde » Il présente la collection *Le Verrou, l'aryanisation de Ferenczi* (1941-1944).

Franck Lhomeau propose la suite de son étude sur les premiers auteurs français à la « Série Noire » (voir *Temps noir* n° 13 et 14). C'est tout simplement ahurissant car plusieurs auteurs célèbres ont eu à cette époque un casier très mal connu des lecteurs. Albert Simonin, l'auteur du célèbre *Touchez pas au grisbi*, écopa de cinq ans de prison à la Libération pour avoir écrit dans des journaux allemands. Ange Bastiani, reconnu comme un dirigeant du PPF (fondé par Doriot) d'Eure et Loir, fut condamné à une peine plus légère. Cette étude révèle les noms d'autres auteurs collabos, mais on doit attribuer la palme de la mauvaise foi au cinéaste et romancier José Giovanni. De son véritable nom, Joseph Damiani, il fut condamné à mort pour assassinat et vol. Et la liste de ses méfaits est plus longue encore.



Cette période de sa vie que Giovanni n'a cessé de travestir, se faisant même passer pour un grand résistant, est reconstituée dans ce dossier avec une précision millimétrée. Franck Lhomeau, qui a mené l'enquête, est allé aux sources et si vous souhaitez en savoir davantage, *Temps Noir* vous révélera cette incroyable mystification.

Claude Mesplède

EN BREF... QUELQUES POLARS ET INFOS EN BREF...



LE PRIX DU MEILLEUR POLAR DES LECTEURS DE POINTS 2013

Il a été attribué au formidable roman de **Thomas H. Cook : *Au lieu-dit Noir-Étang*** que nous vous recommandions chaudement dans la Tête en Noir N°155. Nous avons

vraiment aimé ce suspense psychologique situé au début du 20^e siècle où l'on voit la tranquillité d'une petite communauté rurale anglaise troublée par la liaison adultère entre une jeune enseignante d'art plastique et un timide prof. de lettres. Le récit du jeune Henry, observateur attentif et innocent de la situation, dessine peu à peu les contours d'une tragédie qui marquera à jamais la petite ville. Une récompense méritée.

Les fantômes de Belfast, de Stuart Neville. Rivages/Noir N°928. Officiellement pacifiée par l'accord de 1998, l'Irlande du Nord reste tourmentée par ses vieux démons et, dans l'ombre, les anciens combattants occupent le terrain politique. Ex-tueur à gages de l'IRA, Gerry Fegan a purgé une longue peine de prison et retrouve une liberté au goût très amer. Alcoolique et dépressif, il survit entouré des fantômes de ses douze victimes qui le hantent et le somment de les venger en tuant les commanditaires. Le repentir gêne et devient la cible à abattre. Une terrible histoire de soldat abandonné à ses remords et à ses regrets, incapable de trouver sa place dans la société. (430 p. – 9.65 €)

Derrière la Haine, de Barbara Abel - Pocket N°15557. Deux jeunes couples voisins de longue date, parents l'un et l'autre d'un petit garçon du même âge, cultivent une amitié aussi profonde qu'indéfectible et passent beaucoup de temps ensemble. Pourtant, leurs passés respectifs ne sont pas si limpides et une sourde menace plane sur une famille. Un horrible accident va bouleverser le si bel équilibre de leur amitié, provoquant en cascade suspicion, haine, jalousie et surtout un incroyable désir de vengeance qui finira par tout détruire. En partant d'une situation idyllique, la romancière belge Barbara Abel a imaginé un suspense implacable distillé avec maestria ! (350 p. - 6,70 €)

Captif, de Neil Cross. 10/18 N°4676. En apprenant qu'il ne lui reste plus que six semaines à vivre, Kenny décide de libérer sa conscience de quelques lâchetés commises autrefois. Il découvre que son amie d'enfance, mariée à un homme brutal, a soudainement disparu de la circulation et plus jamais donné signe de vie. Soupçonnant le mari, Kenny le kidnappe et le séquestre dans un manoir isolé avec la ferme intention de lui arracher des aveux. Mais on s'improvise pas si facilement redresseur de torts et Kenny bascule brutalement dans la violence primaire. Un récit assez terrible sur les limites de l'auto-justice et les risques de dérapages... (264 p. – 7.50 €)

Franck Thilliez fait coup double

Franck Thilliez est sans conteste l'un des plus brillants représentants du roman noir français et il revient cet automne avec deux ouvrages remarquables.

Une nouveauté d'abord avec **Puzzle (chez Fleuve Noir)** dans lequel il met en scène Ilan, un jeune homme traumatisé par la très suspecte disparition en mer de ses parents, qui a délaissé Internet et ses jeux en réalité alternée et autres chasses au trésor. Relancé par son ex-petite amie Chloé, il accepte néanmoins de participer à Paranoïa, un jeu mythique très mystérieux et richement doté. A peine entamée, la partie dérape et l'angoisse s'incruste dans l'enceinte terrifiante d'un hôpital psychiatrique désaffecté situé en pleine montagne. Ilan découvre un lien entre le jeu et la mort de ses parents. Un huis clos magistral oscillant entre fiction et réalité qui consacre Franck Thilliez comme un maître incontesté du thriller à la française (20.90 €). Simultanément paraît chez **Pocket** son avant-dernier ouvrage publié l'an passé, **Atom[ka]**, dans lequel Lucie Henebelle et Franck Sharko, amants et collègues au 36 quai des Orfèvres, sont confrontés au cadavre d'un journaliste retrouvé enfermé dans son congélateur. En remontant la piste de l'enquête menée par la victime, les deux policiers repèrent une ancienne série de meurtres non élucidée et constatent les séquelles toujours vives de l'explosion de Tchernobyl. Prodige du thriller version grand effroi, Franck Thilliez s'y montrait plus impressionnant que jamais et étalait avec talent sa maîtrise du suspense et son sens inné du dramatique.

Jean-Paul Guéry

Ateliers écriture au cœur de la campagne périgourdine : Un week-end pour apprendre à écrire un polar !

Notre collaborateur **Christophe Dupuis** et le romancier **Louis Sanders** (auteur de nombreux romans policiers aux éditions Rivages) vous proposent un week-end pour apprendre à écrire. Au programme : écrire la première page de votre roman, trouver une première phrase de chapitre qui accroche votre lecteur, écrire des descriptions « efficaces » dans le cours de votre récit, structurer votre récit et construire vos personnages. Des rencontres sont également prévues avec des invités, critiques littéraires, auteurs, biographes qui feront des interventions sur leurs sujets littéraires de prédilection, en rapport avec les techniques d'écriture. Les stages auront lieu les 17/19 janvier 2014, 7/9 février 2014 et 21/23 mars 2014

Situé au cœur de la campagne périgourdine, le Domaine du Pic vous offre un environnement idéal pour la réflexion et la création littéraire. Il propose un cadre calme et reposant à une vingtaine de minutes de Brantôme, un quart d'heure des grottes préhistoriques de Villars, une heure de Périgueux. Le domaine dispose d'une piscine chauffée couverte qui permet de se baigner toute l'année et d'un étang privé. Entouré d'une campagne verdoyante, c'est le lieu idéal pour faire de grandes promenades entre deux exercices d'écriture

Plus de renseignements sur le site :

http://boxnine.net/html/page-2-ateliers_d_ecriture_Ateliers_ecriture-19.htm

N'hésitez pas à contacter les organisateurs sur le site ou au 06 83 50 33 41 et 05 53 56 71 05



EN BREF... EN BREF... EN BREF...

"Les guetteurs" de Ian Rankin. Editions du Masque. Inspecteur au sein de la police des polices écossaise, Malcom Fox est chargé d'enquêter sur plusieurs collègues d'un commissariat où sévissait un flic se croyant au dessus des lois. Mal accueillie, l'équipe de Fox ne peut compter que sur elle-même pour démêler les fils de cette affaire qui plonge ses racines dans la trouble période des années 1980 et les dérives nationalistes de quelques groupuscules actifs. Délaissant l'inspecteur Rébus pour le méticuleux Fox, Ian Rankin renouvelle avec brio le roman de procédure policière en s'intéressant à un service moins connu du grand public et psychologiquement très exposé. Passionnant ! (22 €)

« Par le feu » de Jane Casey. Sang d'encre – Presses de la Cité. A Londres, un dingue massacre des femmes avant de les brûler et l'opinion publique s'impatiente, mettant les autorités sur la sellette. Chargée d'enquêter sur le meurtre de Rebecca, l'inspectrice Maeve Kerrigan s'attache à bien connaître la victime et ses proches. Petit à petit se dessine le portrait d'une jeune femme beaucoup moins lisse qu'on croyait. Révélée l'an passé par son premier roman traduit (« Ceux qui restent »), Jane Casey confirme son talent avec cette intrigue criminelle très classique dans sa construction mais passionnante de bout en bout grâce à un récit à deux voix bien orchestré. (22.50 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel
02.41.21.14.60

www.sadel.fr

Martine lit dans le noir

Trois livres, parce qu'il faut bien choisir

Dans cette profusion de rentrée, à laquelle n'échappent ni la littérature policière, ni le roman noir, que retenir pour formuler une critique que l'on espère pertinente ?

« Quand on passe les meilleures années de sa vie à lire des conneries, s'il y a bien une chose qu'on n'a pas envie de lire pendant son temps libre, c'est lire d'autres conneries », fait dire **L. C. Tyler** à l'un des personnages principaux de son dernier roman **Homicides multiples dans un hôtel miteux des bords de Loire**. Le ton est donné. Avec une férocité jubilatoire, L. C. Tyler se moque, malmène les lieux, les convenances, les personnages. Elsie Thirkettle est l'agente littéraire de Elthered Tressider, auteur de polars. Elle le tient pour mort quand celui-ci, à court d'argent, refait surface. Ils se retrouvent dans un hôtel (dont la description calamiteuse ne figurera jamais dans aucun dépliant touristique), d'une commune ligérienne, au nom improbable et amalgamé de « Chaubon ». Dans cet hôtel, de bas étage et en basse saison, non seulement s'y tient une rencontre philatélique, mais on y meurt beaucoup. On y mange aussi beaucoup de chocolat. Mais qui donc a tué ? Et pourquoi ? Pour dénouer l'intrigue, l'auteur convoque les grands noms de la littérature policière, au premier rang desquels sa star, Agatha Christie (**Sonatine**, 278 p., 18 €.)

Un livre classé dans la catégorie des romans. Mais écrit par un auteur de polar. Et qui se lit comme un polar. Noir. C'est noir comme la boue des tranchées, **Au revoir là haut** de **Pierre Lemaître**. Qu'advient-il de ceux qui survivent au chaos ? Jusqu'où le malheur autorise-t-il l'entourloupe ? L'action démarre à quelques jours de l'armistice en novembre 1918. Une dernière offensive, orchestrée par le lieutenant d'Aulnay-Pradelle, emmène deux hommes côte 113. Aux portes du néant. À l'issue d'une scène surréaliste, Albert Maillard devra la vie à Edouard Péricourt, lequel perdra la face emportée par un obus. Il sera une de ces gueules cassées sur lesquelles on détourne les yeux.

Commence alors pour les deux hommes un long chemin de réinsertion sur lequel plane l'ombre d'Aulnay-Pradelle. Pierre Lemaître (du même auteur : *Axel, Cadres noirs*) manie l'art du suspense et de la

description : « ses verres de lunettes ressemblaient à deux tranches de saucisson », dit-il d'un des personnages. On se laisse happer par cette fiction au style dégraissé qui évoque aussi un épisode peu glorieux, et vrai celui-là, de l'après guerre : le trafic et les malversations autour des corps des soldats tombés au combat. (**Albin Michel**, 567 p., 22,50 €.). **Dernière Minute** : Le lecteur ne s'y est pas trompé, qui a reconnu dans ce livre une épopée, un souffle à la Dumas. Succès de librairie dès sa sortie, **Au revoir là haut** vient de recevoir le **Prix Goncourt**. Un salut et une reconnaissance pour la littérature populaire. Ce n'est pas tous les jours !



Loin des hôtels miteux et des champs de bataille, la Mongolie est-elle plus sereine ? Pas si sûr. **Yeruldelgger**, personnage créé par **Ian Manook** et collègue possible de Shan (Eliot Pattison) ou de Sonchai Jitpleecheep (Burdett), est conforme à la loi du genre (policier heurté par la vie, en butte avec sa hiérarchie) ; il crée l'empathie. Quel lien entre une petite fille enfouie vivante avec son tricycle dans la steppe, des Chinois émasculés et des femmes mongoles tondues ? Quels relents haineux tapissent la nature humaine ? Ian Manook tranche dans le style et dans les corps. Il inspecte les coulisses de l'histoire et décrit sans concession le quotidien de ce coin du monde. Une suite est annoncée. (**Albin Michel**, 542 p., 22 €.)

Martine Leroy Rambaud

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

LA COULEUR DE LA FAIM, de Johan Heliot, collection « Croix des Fées »

Morcaï Treznor est un ogre. Dominé par une terrible faim et souffrant de maux de ventre, il se rend à Perdicion, étrange cité tentaculaire du nouveau monde et siège de luttes de pouvoir impitoyables, pour trouver de quoi soulager ses douleurs. Au même moment, s'organise, dans cette agglomération cosmopolite, un tournoi de lutte où chaque champion représente son peuple. Aussi à l'aise dans ce milieu urbain qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine, notre gros bonhomme se retrouve bientôt l'enjeu de rivalités mystérieuses alors que diverses déités se penchent sur son cas. Et pas que pour son bien... Et quand les champions du tournoi sont peu à peu décimés, il fait office de coupable idéal...

Des elfes, des ogres, des créatures étranges et un monde médiéval fantastique. Mais que vient faire un tel ouvrage dans *La Tête en Noir* ?

Eh bien, vous proposer tout simplement de découvrir une intrigue policière dans un cadre des plus originaux. Inédit mais également étrangement familier, le milieu dans lequel nagent, surnagent, flottent et se noient les protagonistes est un décalque de New York City. Jusque dans les noms des lieux, avec l'équivalent de Central Park et du Madison Square Garden. Un NYC *fantasy* où les postes de maire, le gouverneur et le chef de la police sont occupés par des créatures aussi étranges qu'une boule de poil aux griffes tranchantes, un bonhomme joufflu qui aspire les âmes par son nombril et un lutin digne d'un leprechaun irlandais, un NYC où la mafia est dirigée par les Elfes du parc central tandis que les Orques sont les policiers (les bien nommés p'orcs).

Dans ce cadre pour le moins dépaysant, Johan Heliot déploie avec brio une intrigue touffue qui se saisit des différentes capacités et pouvoirs des multiples races d'habitants pour poser une enquête aussi déjantée que rafraîchissante.

Et néanmoins solide, les divers tenants et aboutissants, les objectifs secrets des notables et leurs jeux de faux semblants se révélant tout au long d'un récit dynamique, ponctué régulièrement par les exactions violentes, très violentes, du frustré amateur de bébés humains qu'est notre touriste en goguette.

Bourré de clins d'œil (musicaux notamment : on pense à Trent Reznor, le leader de Nine Inch Nails, à cet avatar de Dr. John, Doc Rebennack (vrai nom de Dr. John) qui fait son apparition en

dealer) et présentant des créatures étranges et originales dans ce cadre pourtant habituellement codifié qu'est le médiéval-fantastique, des monstres que n'aurait pas renié Brice Tarvel, ce roman transportera les amateurs de polar dans un univers déstabilisant autour d'une enquête très carrée.

En tant que lecteur qui découvre le cadre du récit, on se retrouve dans la peau de cet ogre, étranger, perdu, plutôt simple mais pas simplet et qui très vite, au fur à et mesure qu'il se familiarise avec cet environnement urbain, prend ses marques. Pour mieux se dépatouiller de machinations mêlant histoire intime des personnages, passé de la cité (une ville brillamment dépeinte), rivalités cosmogoniques et ambitions quant au développement de Perdicion... Un mille-feuilles exotique, aux saveurs vaudou, *fantasy* et polar fortement conseillé aux amateurs de récits populaires qui parcourent ces pages.

Julien Heylbroeck

Suggestion d'accompagnement musical :

Le lecteur friand de lecture en musique pourra bercer ses oreilles de la bande originale pour le jeu *American McGee's Alice*, de Chris Vrenna, vieux compagnon de... tiens, Trent Reznor, justement.



LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Quand la situation est critique, le polar se porte bien. Cela se vérifie de façon éclatante en Europe en cette rentrée. J'aurais pu parler du Grec **Pétros Márkaris** et de son *Justicier d'Athènes*, de *Pur* du Français **Antoine Chainas**, des *Âmes volées* de l'Irlandais **Stuart Neville** ... J'ai choisi un Anglais et un Italien.

L'Anglais est un nouveau venu, **Martin Waytes** qui signe avec *Né sous les coups* [(*Born under punches*, 2003), Rivages « Thriller » (2013), traduit de l'anglais par Alexis Nolent]. un premier roman fracassant. 1984, quelque part dans le nord de l'Angleterre, les mineurs se mettent en grève pour combattre la fermeture de leur mine pourtant rentable, décidée par le gouvernement Thatcher. Tony Woodhouse, tout jeune homme, est le héros de la ville grâce au but qu'il a marqué contre Arsenal. Larkin est un jeune journaliste en colère, prêt à combattre par la plume au côté des mineurs, sa sœur Louise va tomber amoureuse de Tony. Tommy Jobson se taille une réputation de violence et de cruauté dans l'empire du caïd du coin. Ils ne savent pas encore que Thatcher et ses alliés ont décidé d'écraser tous les mouvements populaires, dans le sang, les charges de police et une propagande massive. La solidarité ouvrière vit ses derniers instants. Vingt ans plus tard, la ville est à moitié morte, les centres de réinsertion tentent de sauver quelques junkies et alcooliques. Tony boite et dirige un de ces centres, Tommy est le patron de la pègre locale, et Larkin revient, avec l'intention de dresser un bilan des années qui ont suivi la répression sanglante des grévistes. Le passé remonte, avec ses fantômes, et quelques vieux comptes vont devoir se payer.

Un très grand roman noir, dans le sens premier du terme, dans la lignée des deux romans de Stéphanie Benson sur la grève des mineurs de Liverpool. La construction de l'intrigue, faite de va et vient entre « avant » et « maintenant », entre les années 1980 du thatcherisme et le début des années 2000 de la désillusion complète est impeccable. L'auteur distille les faits et les indices, crée petit à petit une trame de suspense et de mystère là où l'on ne perçoit au début qu'une chronique, et les pièces du puzzle se mettent en place sans même que l'on se rende compte, jusqu'au dernier moment, qu'il y avait un puzzle. Très fort.

Les personnages sont de vrais personnages de roman noir. Fragiles, blessés, cassés, et pourtant toujours debout. Tous ont été brisés par la politique libérale de la mère tape-dur. Là où l'auteur fait très fort, c'est de mettre en rapport, dans sa construction, la violence de la politique anglaise des années 1980 et les conséquences désastreuses vingt ans plus tard. Il montre ce qui a été écrasé. Comment toute solidarité, toute idée de lutte, une

certaine forme de dignité ont été détruits. Il montre les ravages sur les enfants de ceux qui ont vécu cela. Comment voir des parents démolis, voir un monde sans valeurs et sans espoir, sans appartenance à un groupe, un monde individualiste où l'on ne se bat plus que pour soi change la vie de ces mêmes. Très fort, très noir.

L'Italien **Maurizio de Giovanni** signe avec *L'Hiver du commissaire Ricciardi* [(*La Condanna del sangue, La Primavera del commissario Ricciardi*, 2008), Rivages « Noir » (2013), traduit de l'italien par Odile Rousseau] le second roman de sa série. Naples, 1931. Carmela Calise, usurière et cartomancienne des quartiers populaires, est retrouvée assassinée, battue à mort. C'est au commissaire Ricciardi qu'incombe l'enquête. Ricciardi, qui met tout le monde mal à l'aise. Pas ouvertement hostile au régime, toujours subtilement ironique et désobéissant, ce fils d'une grande famille a un don particulier qui l'aide parfois, mais surtout le motive toujours à boucler ses enquêtes : il perçoit, partout, la souffrance des morts et leurs dernières pensées. Cette motivation alliée à une grande intelligence et une certaine sensibilité font de lui un enquêteur hors pair. Et il aura besoin de tout son talent pour démêler le vrai du faux dans une ville rendue folle par les premiers effluves du printemps qui réveillent des désirs et des envies refoulés pendant tout l'hiver.

Ce qui frappe à la lecture de ce deuxième opus des aventures de Ricciardi c'est la virtuosité avec laquelle l'auteur construit une histoire par petites touches impressionnistes. On passe sans cesse d'un personnage à l'autre à un rythme absolument époustoufflant. De Giovanni, comme les meilleurs jongleurs garde toutes ses histoires en mouvement, les fait virevolter sans jamais donner l'impression de peiner, sans jamais rien laisser tomber, jusqu'au salut final. Impressionnant. Et ce n'est pas tout. Les personnages sont magnifiques, Ricciardi coincé dans son rapport aux vivants par la douleur que lui communiquent les morts, son adjoint et toutes une galerie de femmes napolitaines, belles et rebelles, victimes d'une société qui les oppresse, qui se battent tous les jours, souffrent, pleurent mais repartent... Pour finir, quel beau portrait d'une ville massacrée par une architecture politique délirante dans son fantasme de grandeur pompier, mais quand même vivante, frémissante, éclatante à l'arrivée du printemps.

Jean-Marc LAHERRÈRE

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Noir, cruel et tendre : La Grâce efficace/Une si douce apocalypse, de Jérôme Leroy

Après avoir abordé dans ma précédente chronique le ravageur **Plaques chauffantes** de **Nérorian**, la logique aurait voulu que je traite à présent de son faux jumeau, à savoir **Le Bloc**. Cependant je ne suis pas quelqu'un de logique. J'ai beaucoup de défauts, mais pas celui-là. Et puis, si j'avais bel et bien envie de parler de **Jérôme Leroy**, je tenais à commencer par le commencement. Et ma découverte de cet auteur passionnant remonte déjà à une dizaine d'années. À la sortie, chez Les Belles Lettres, du double recueil **La Grâce efficace/Une si douce apocalypse**, complété pour l'occasion de l'inédit *Travaux pratiques*, pour être précis.

« Double recueil », puisque ce volume rassemble deux livres parus en 1999 individuellement chez le même éditeur, dans la collection de poche « **Le Cabinet noir** », dirigée par Hélène et Pierre-Jean Oswald, dont les amateurs des mythiques éditions **NéO** se souviennent avec émotion.

Car NéO n'était pas qu'un éditeur, c'était un symbole. La preuve que l'on pouvait développer deux catalogues bien distincts mais merveilleusement complémentaires. Avec de l'Épouvante, du Fantastique et de l'Aventure d'un côté, et du Noir de l'autre. Genres que nous retrouvons en alternance au sein du « Cabinet noir », car Hélène et Pierre-Jean Oswald décident grâce à cette nouvelle structure de tenter un pari fou : celui de la mixité.

Et Jérôme Leroy incarne à lui seul cette louable volonté de décroisement. Car la plupart de ses textes doivent autant au Polar qu'à une rude et réaliste Anticipation. Loin de se contenter en effet de n'offrir qu'un reflet du présent, l'auteur a pour coutume d'examiner nos sociétés contemporaines pour mieux imaginer ce qu'elles deviendront demain. Cette démarche, que l'on pourrait

qualifier de dystopique, n'exclut pas pour autant une vraie tendresse, rendant d'autant plus déchirants des récits aux issues souvent tragiques.

En effet, l'homme n'est pas un nihiliste, et il s'agit sans doute là d'une de ses plus belles qualités, dont témoigne la saisissante justesse de ton qui caractérise son travail. Tout en sachant conserver les aspects les plus engagés-enragés du Néo-Polar, Jérôme Leroy parvient à s'émanciper de cet héritage encombrant, en faisant entendre une voix singulière portant bien au-delà des voies sans issue du désespoir.

Une véritable valeur ajoutée, qui donne d'autant plus de force et de souffle à ce recueil constitué

de quinze nouvelles noires toutes plus ciselées les unes que les autres. Quinze manières de refuser la fatalité, l'ignorance, l'homme-marchandise, la folie des expérimentations génétiques et le délire sécuritaire.



de quinze manières de redonner à l'homme la place qui devrait toujours être la sienne : centrale. Et quinze manières de dire pourquoi la femme ne peut qu'être fatale, car sans elle l'homme n'est qu'une coquille vide.

Alors certes, les fenêtres chez Jérôme Leroy sont brisées, comme celles de tous les auteurs de Noir. Sauf que lui les ouvre en grand, ces fenêtres, au lieu d'essayer de les colmater. Et ça fait une énorme différence. L'air peut entrer à l'intérieur, et même s'il est vicié, surtout s'il est vicié, ce n'est pas une raison pour aller se terrer dans la cave. Alors balancez vos combinaisons ignifugées et vos masques à gaz à la poubelle, sortez de chez vous et confrontez-vous au monde. Quel que soit le prix à payer, allez lire Jérôme Leroy dans un bar.

Artikel Unbekannt

Polar & adaptation cinématographique : Taxi Driver : Richard Elman vs. Martin Scorsese

Lorsqu'il réalise en 1976 *Taxi Driver*, **Martin Scorsese** offre à Robert De Niro un rôle de prestige que l'acteur s'empresse d'endosser avec talent. Ce rôle, c'est celui de Travis Bickle, un *marine* qui revient de la guerre du Vietnam, déboussolé et insomniaque, abandonné de la société, et qui devient chauffeur de taxi de nuit à New York, et plonge dans un autre monde de violence. Pourquoi parler de ce film aujourd'hui dans cette chronique ? Parce que au moment de l'écriture du scénario par Paul Schrader, le poète **Richard Elman**, ami de Schrader, s'atèle à un très court roman qui vient tout juste d'être édité chez **Inculte**, qui conserve nombre de dialogues percutants à l'exception du fameux "You're talking to me?" érucité à trois reprise par Robert de Niro face à sa silhouette dans un miroir, mais qui sous couvert de distance avec le film prend le parti d'être le journal de Travis Bickle, qui délivre en autant d'épanchements les pensées d'un chauffeur de taxi qui observe la faune nocturne qui prend possession de l'arrière de son véhicule et qui parfois y laisse des capotes usagées.

Disons-le clairement : autant le film enchante, autant le roman peine à séduire. Non pas parce que sa forme, celle du journal, lui confère un aspect classique qui va à contre-courant du film que Scorsese a tourné, mais parce que le poète new-yorkais l'a résolument voulu minimaliste sans savoir que le film allait devenir un chef d'œuvre et donc définitivement le supplanter. Dans cette histoire gravitent autour de Travis/De Niro quelques personnages secondaires bien campés au cinéma qui auraient pu faire l'objet de descriptions aigues et de portraits jouissifs que permet l'écriture d'un roman. Mais alors que les portraits sont aboutis dans le film, ils ne sont qu'esquissés dans le roman. Et quel dommage ! On garde à l'esprit Jodie Foster adolescente qui campe Iris, une pute que va sauver au final Travis après un règlement de comptes sanglant auprès de ses proxénètes. On sent encore le regard charmeur et la grande classe de Cybill Shepherd, qui incarne Betsy, la femme que Travis courtise après l'avoir longuement observée de son taxi dans les locaux qui hébergent les partisans du sénateur Palantine en campa-

gne présidentielle. Cette même Betsy qui séduite un temps par cet homme étrange, qui tranche avec les mâles formatés de son entourage, va s'enfuir après avoir été au cinéma avec Travis voir... un film porno. Dans le roman, elle n'assiste même pas au début de la projection, alors que le film la montre se levant de son fauteuil douteux et s'enfuyant sous les broncas d'un public masculin clairsemé. Il en va d'ailleurs ainsi de tout le roman : il ne va jamais aussi loin que le film. Comme si dans le cas présenté Richard Elman ne voulait surtout pas souiller Betsy, incarnation de la femme modèle. Suite à cet événement, Travis s'enferme dans une spirale destructive et se mue en soldat assassin urbain lesté d'armes dont il dispose parfois selon des mécanismes ingénieux. Son objectif : abattre le sénateur Palantine qu'il juge responsable de ses maux. Son baptême de mort, il se fait dans une supérette lorsqu'un junky agresse le patron. Il l'abat froidement quasiment de dos. L'agonie du junky ne durera pas, mais là encore son sort diffère grandement selon le film et le roman. Scorsese qui est jusqu'aboutiste dans son idée de la violence propose une scène où le gérant achève à coup de batte de baseball le paria au sol, Elman lui fait grâce d'une mort encore plus brutale par une balle tirée d'une autre arme à feu pour maquiller les lieux avant la fuite de Travis et l'arrivée de la police. Ces deux scènes sont symptomatiques d'un décalage d'approche réel entre le réalisateur et l'écrivain alors qu'elles sont censées mettre en avant la grande faiblesse psychologique d'hommes revenus à la vie civile trop brutalement, et qui sont à la fois malades et désorientés. Et pourtant Richard Elman a longtemps milité contre la guerre du Vietnam...

On comprend que ce portrait de Travis Bickle a séduit Richard Elman autant que Martin Scorsese, L'abandon de ces soldats humainement et moralement morts au Vietnam ne pouvait leur être étranger, et l'on comprend qu'ils se soient emparés à leur manière de ce *Taxi Driver*. Mais c'était peut-être sans penser que Martin Scorsese réaliserait un chef d'œuvre, et que Robert De Niro saurait y faire preuve d'une prouesse diabolique.

Julien Védrenne

Taxi Driver, de Richard Elman (Inculte, 224 p. – 16,90 €.). *Taxi Driver*, de Martin Scorsese (USA, 109 min. 1976) avec Robert De Niro, Cybill Shepherd, Jodie Foster, Peter Boyle, Harvey Keitel...

LE BOUQUINISTE A LU

Et une prise de jeux d'eau : canard et Léviathan .

Canardo : « *Le vieux canard et la mer* » de Sokal chez Casterman. Après l'épisode un peu aigre-doux de *Piège de miel*, Canardo revient avec une « jolie » histoire géopolitique qui démarre étonnamment dans une salle de cinéma où est projeté un clone de *Nemo* : *Momo le mérrou*. Dans la salle avec un Canardo somnolant, son neveu Marcel qu'il a en garde puisque sa sœur se refait faire les seins aux Seychelles pour son quinzième anniversaire de mariage. Le ton est donné. La sortie de *Momo le mérrou* engendre des effets dévastateurs sur le sort du poisson éponyme : le mérrou à pois. Ressource locale d'une ancienne colonie du Belgambourg (clone du Luxembourg) : le Koudouland dirigé d'une main molle par Kabutu un despote éclairé sensible au bien-être de sa population. Le poisson devient du fait du film une espèce protégée, et l'économie du petit pays s'en trouverait dévasté si, financé par des fonds habilement défiscalisés, des intérêts privés ne venaient pas au secours des populations en installant le premier maillon d'une grande chaîne touristique. Inutile de dire que Sokal y va de bon cœur et tout le monde en prend pour son grade : société consumériste, emprise coloniale, filous fiscaux, réseaux sociaux, jeunesse obnubilée par le paraître, groupe écologico-spectacle. Les pirates ne sont peut-être plus ceux que l'on croit, sans oublier quelques bons mots d'anthologie comme lorsque La Duchesse, gouvernante Belgambourgeoise parle à son ancien protégé qui a acquis l'indépendance et lui dit « Il serait bon que votre pays s'upgrade un peu ». Du bon Sokal en pleine forme à consommer sans modération.

Marcel - L'enquête de Dino chez Y.I.L, une chronique policière villageoise extrêmement sombre sous le couvert d'un humour bon-enfant.

Ariane Dabo – La Lance opale de feu de G Delacour chez Y.I.L. Un thriller bien mené où l'héroïne (noire, ce qui mérite d'être signalé) se trouve emportée par une vague d'événements dont elle semble être le point central, coincé entre la police française, le MI5 et un mystérieux groupuscule déterminé. C'est bien mené et haletant et on attendra le second tome avec impatience.

Léviathan Le Pouvoir de Lionel Davoust chez Don Quichotte. « Par-delà le bien et le mal, il n'y a que la puissance ». Troisième et dernier



tome de ce qui, plus qu'une trilogie, est un vrai et énorme roman de plus de mille cinq cents pages d'une densité totalement réjouissante. La tentation de la dilution est passée très loin de Monsieur Davoust qui nous livre ici un monument de thriller occulte. Michaël est un scientifique dont le domaine est la mer. Sauf qu'il en a peur suite à un naufrage où il a perdu sa famille. Il vit entouré des siens quand tout s'écroule. Pas s'effrite ou s'érode ! Non, s'écroule ! La chute / La nuit / Le pouvoir sont les étapes initiatiques de cet homme qui découvre un monde au-delà du miroir de la surface océane. On croit connaître, pour les plus malins d'entre nous, les personnes qui tiennent les clés du pouvoir : nous nous trompons. Il existe un monde au-delà de celui que nous connaissons où le FBI, l'argent et la puissance politique ne sont que des pantins qui s'articulent à la guise des « mains ». Léviathan est un monument où la réflexion dépasse le stade du simple roman, poussant à s'interroger sur tous les domaines : famille, puissance, philosophie...

Il faut se laisser immerger dans la narration fluide de Lionel Davoust, sans se laisser arrêter par la taille de ce *Léviathan* dont on ne sort pas indemne.

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène
Le Bouquiniste

**POLAR, SCIENCE-FICTION, BD, COMICS
AMERICAINS, JEUX DE RÔLES
OCCASION / COLLECTOR
3, rue Montault - 49100 ANGERS
Tel : 02.41.39.74.85**

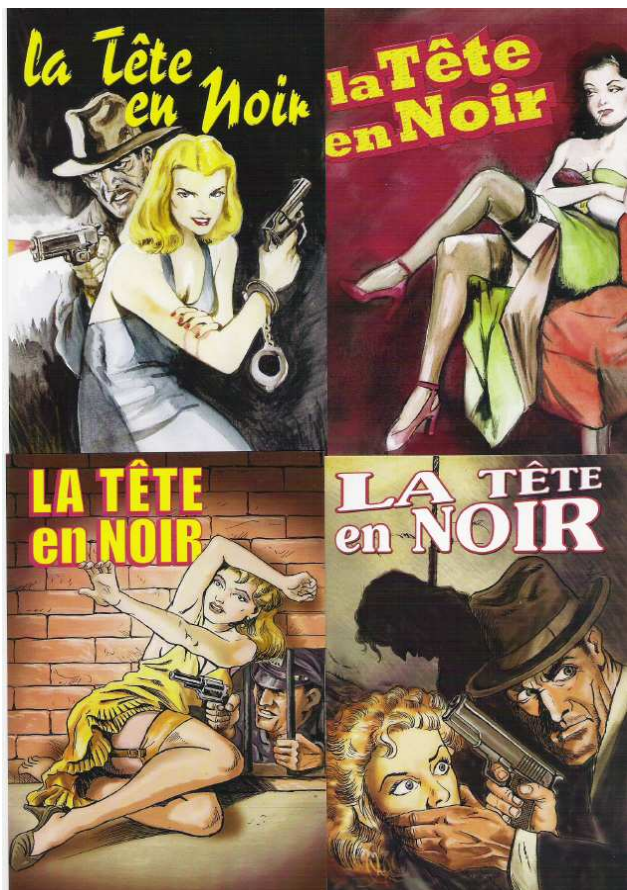
CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

En bref... En bref... En bref... En bref... En br

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Gérard Berthelot et Grégor ont été très présents sur la convention **Imajn'ère 2013** pendant laquelle ils ont présenté quelques unes de leurs œuvres et signé des cartes spécialement éditées pour l'occasion.

Gérard Berthelot présentait un tirage très limité de 4 cartes en couleur de très belle facture dont il reste quelques exemplaires...



Vous pouvez vous les procurer en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers**. Vous recevrez en cadeau les deux magnifiques cartes numérotés en noir et blanc de **Grégor** présentées ci-dessous



« **Pur** » d'Antoine Chainas. **Série Noire Gallimard**. Sur une autoroute du sud de la France, Patrick perd sa femme dans un accident de voiture provoqué, semble-t-il, par deux jeunes maghrébins. Dans cette région dirigée par une extrême droite très virulente et secouée par des attentats anti-arabes sanglants, la tension est particulièrement vive et cet accident remet de l'huile sur le feu, au grand plaisir des xénophobes qui rêvent d'une société ultra sécurisée. Parfaitement ambiguë, l'attitude du veuf perturbe l'enquête. Le style épuré d'Antoine Chainas s'accorde à merveille avec ce roman d'anticipation où le glacial le dispute au cynisme le plus sordide. Angoissant ! (18.90 €)

« **Pyromanie** » de Bruce Desilva. **Actes noirs. Actes Sud**. Journaliste d'investigation pour un modeste journal de Providence (Rhode Island – USA), Mulligan ne supporte pas de voir le quartier de son enfance livré à un pyromane assassin. Suppléant à l'inertie et surtout l'incompétence notoire des forces de police, notre homme mène une enquête suffisamment précise pour gêner les politicards et la mafia locale. Suspecté, menacé, tabassé, Mulligan ne lâche rien et résiste aux pires pressions. Archétype du héros de roman noir à l'ancienne, Mulligan est un personnage vraiment très attachant, doté d'un solide sens de l'humour et de l'auto-dérision. Vivement la suite ! (22 €)

« **7 jours** » de Deon Meyer – **Seuil Policiers**. Pour relancer l'enquête sur le meurtre d'une avocate du Cap (Afrique du Sud), un dingue menace d'abattre un flic par jour jusqu'à l'arrestation du coupable. C'est Benny Griessel qui hérite de cette affaire empoisonnée et se plonge dans la vie privée de la victime. Sobre depuis près de 8 mois (après 13 années d'alcoolisme forcené), Benny veille sur son amie Alexa, une chanteuse sur le point de craquer et gère tant bien que mal ses deux gosses tout en traquant l'efficace sniper. *Dans cet attachant roman noir, le grand Deon Meyer décortique une société sud africaine convalescente encore rongée par le racisme.* (22 €)

Jean-Paul Guéry

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 164.->
Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 €
(chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)

2 RECUEILS DE NOUVELLES

Riposte-Apo (18 nouvelles – 340 p. - 19 €)
Couverture et illustrations : **Arro** Textes de : **Batista & Batistuta – G. Bergey - C. Bergzoll S. Boïdo - A. Cuidet - R. Darvel - X.-M. Fleury T. Garisaki - T. Geha - R. Herbreteau - J. Heylbroeck - R. d’Huissier - J.-V. Martineau. B. Tarvel - A. Unbekannt - P. Verry - J. Verschueren** Voilà. Nous avons survécu ! Malgré l’apocalypse du 21 décembre 2012, le futur a décidé de riposter et de prouver qu’il ne manquait pas d’avenir. En dépit des guerres nucléaires ou bactériologiques, des invasions extraterrestres, des cataclysmes naturels ou technologiques, quelque chose se passe après. Quelque chose, oui, mais quoi ? Cette riposte à l’apocalypse est-elle si réjouissante ? L’être humain y aura-t-il encore sa place ? Dix-huit écrivains amateurs ou confirmés vous entraînent dans des univers futuristes (ou pas ?) et tentent à leur manière de répondre à ces questions. Que vous soyez optimistes ou pessimistes quant à l’avenir de l’humanité, la lecture de ce recueil vous donnera au moins une certitude : si quelque chose mérite de survivre, c’est bien l’imagination.

Total Chaos (9 nouvelles – 200 p. - 14 €)
Couverture : **Arro**. Illustrations : **Arro, G. Berthelot, Gregor** Textes de : **R. Darvel - D. Delahaye, J. Hamham - V. Herbillon, J. Heylbroeck , É. Lainé. J.-B. Pouy, J. Verschueren, J H. Villacampa**. Notre société n’a jamais attendu les prévisions apocalyptiques des fin-du-mondistes de tout poil pour concocter les pires atteintes aux droits fondamentaux de l’Homme et l’imagination diabolique des hommes de pouvoir surprend chaque jour un peu plus le commun des mortels. La notion d’apocalypse ou de fin du monde se décline sous les formes les plus diverses selon sa propre perception du cataclysme ultime. Les auteurs, amateurs comme professionnels, ne se sont pas gênés pour bousculer les idées reçues sur la notion d’Apocalypse, abordant des thèmes aussi variés que l’intégrisme (religieux, moral, politique), la révolution, le chaos social, l’après-cataclysme, la folie.

Les deux anthologies sont disponibles à la boutique ou sur Internet www.phenomenej.fr/catalogue.php

Gérard Berthelot en forme !



Édité à l’occasion des 30 ans de la librairie Bulle du Mans, ce très sympathique recueil de dessins parodiques est signé Gébé et Héral, un pseudonyme transparent utilisé par les deux complices angevins Luc Révillon et Gérard Berthelot. Il reste quelques exemplaires de cet album grand format (24X32) de 64 pages au prix unitaire de 22.50 € port compris (Chèque à l’ordre de G. Berthelot à envoyer à La Tête en Noir - 3 rue Lenepveu - 49100 ANGERS)

CONCOURS DE NOUVELLES

Rétro-fictions

Dans le cadre de la 4e convention des littératures populaires et de l’imaginaire, **imaJn’ère 2014**, l’association imaJn’ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate. Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar. Ces textes devront prendre place entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe. Il n’est pas interdit que les personnages puissent venir d’une autre époque (on pense au thème du voyage dans le temps pour le genre SFFF), mais il est impératif que l’intrigue se situe en majorité dans la période précitée (au moins 80 % du texte). Tous les thèmes sont acceptés :

SFFF : uchronies, steampunk, gothique, utopies...

Polar : noir, enquête, investigation, politique...

Les participants ont jusqu’au **30 novembre 2013** inclus pour transmettre leur participation.

Règlement complet sur le site <http://www.phenomenej.com>

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Les jeux de la mort et du 7^e Art...

Roland SADAUNE : *Dernière séance* - (Val d'Oise, 212 p. 13,80 €.)

Le cadavre qui gît au pied du château de sable trônant sur les quais de la Seine, censé représenter celui de la Belle au bois dormant et parrainé par Disneyland, est bien réel. Et il faut se dépêcher de le dégager car à même pas neuf heures il fait déjà près de vingt degrés. La canicule pointe son nez. Le capitaine Jean-François Murray, plus communément surnommé Jeff, officier de police au 36 quai des Orfèvres est appelé par son adjoint, le lieutenant Leroux pour effectuer les premières constatations. Dans les poches du mort, seulement un bristol indiquant Bernard Kalers, Centre de l'image. C'est peu mais suffisant pour situer le bonhomme. Jeff est un mutilé de la vie, côté cœur. Il a perdu sa femme et sa fille dans un accident de voiture sous ses yeux et il en est toujours marqué. Depuis, il regarde tranquillement chez lui des DVD.

Kalers est connu au Centre de l'Image des Halles et après avoir obtenu l'adresse du défunt, Jeff se rend sur place. L'homme était un solitaire, vivant seul, veuf depuis déjà de nombreuses années, et il était quelqu'un de tranquille selon les voisins. Un peu bourru peut-être, mais ce n'est pas rédhibitoire. Rentré chez lui Jeff écoute un message déposé sur son répondeur téléphonique : *Bonne nuit capitaine, faites de beaux rêves.*

Un nouveau client attend les policiers dans un magasin de fringues, plus spécialement dans la cabine d'essayage. Étranglé. Serait-ce le début d'une série ? Les morts continuent à fleurir. Un individu s'est introduit chez lui enlevant toutes les photos de sa femme et de sa fille qui étaient affichées sur un mur, les déchirant, les pliant. D'autres messages lui parviennent, téléphoniques ou sous forme papier glissés sous le pare-brise de sa voiture. Grâce à l'agenda de Kalers récupéré par l'entremise de l'un de ses rares amis restants, Jeff et Leroux parviennent non seulement à obtenir l'identité des victimes, toutes étant retrouvées sans papier ou sac, mais également leur adresse et surtout en mettant le doigt sur

un point crucial. Car outre le lieu et parfois la position incongrue dans lesquels elles ont été retrouvées, l'une d'elle par exemple sur un parking dans le chariot d'un supermarché, tous ces endroits correspondent à l'emplacement d'un ancien cinéma. La piste d'une vengeance n'est pas à écarter, quel qu'un qui aurait eu maille à partir avec Jeff Murray, mais pour quelle raison, et surtout pourquoi s'attaquer à des personnes gravitant d'une façon ou d'une autre dans le 7^e Art ?

Ce roman s'articule comme un jeu de piste ayant pour thème le cinéma, et auxquels divers acteurs, à prendre dans le sens large, participent (un scénariste, une critique de cinéma, une affichiste par exemple) évoluant dans le Paris d'avant, lorsque les petites salles obscures étaient disséminées dans tous les quartiers de la capitale pour la plus grande joie des ouvriers cinéphiles. Des petites salles aujourd'hui disparues, transformées en garage, salle de remise en forme, supermarché... Le personnage meurtri de Jeff Murray est attachant, préservant le souvenir de sa femme et de sa fille par des photos collées sur le mur de sa chambre. Il s'est installé à Paris après le drame, quittant le pavillon de banlieue où il résidait en famille. Sa passion pour le cinéma est indéfectible et le duo qu'il forme avec Leroux est plus qu'une relation de travail. Il existe entre les deux hommes, qui sont sensiblement du même âge et qui se vouvoient, une forme d'amitié bourrue. Et s'il se rend quelquefois au restaurant avec Élodie, une psycho-criminologue, une profileuse, c'est toujours à l'initiative de celle-ci, et il ne sait pas trop comment se conduire avec elle.

Roland Sadaune est un cinéphile averti et il ne prend pas ici la défense du cinéma, mais fait partager ce que je pense être une forme de nostalgie. Le romancier est surtout artiste peintre, et l'on ne s'étonnera pas que l'un des personnages soit lui-même peintre, d'origine polonaise.

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

NE DEVIENS JAMAIS VIEUX de DANIEL FRIEDMAN - ÉDITIONS SONATINE 2013

Memphis. Buck Schatz se sent encore alerte malgré ses quatre-vingt-sept ans alors que tout le monde répète : « Ça sent le sapin pour toi, Buck ! » Aujourd'hui, c'est son copain Jim qui vit ses derniers instants à l'hôpital. Jim dans un souffle lui révèle son secret : « J'ai vu Ziegler. » (Celui-ci était un officier SS à la tête du camp de prisonniers où Buck et Jim étaient retenus en 1944.) « Ziegler vit sous un autre nom. En 46 j'étais dans la police militaire. À un barrage entre l'Est et l'Ouest il est passé. J'ai laissé faire. Il avait plein de lingots d'or dans sa voiture. Il m'en a donné un. » De retour chez lui Buck raconte tout à sa femme Rose et à son petit-fils, Billy, surnommé Tequila.

« Que vas-tu faire maintenant ? lui demande Rose - Rien du tout. Quand on a l'opportunité de ne rien faire, on doit la saisir. La retraite, c'est fait pour cela. » Cependant, Buck n'est pas un retraité ordinaire. Il a été autrefois un policier remarquable dont tout le commissariat se souvient. Alors, malgré tout, il décide de ressortir son .357 Magnum pour aller élucider cette étrange histoire. Le chef de la police de Memphis n'a aucune sympathie pour lui; il ne l'aidera pas. Jim est enterré. Les langues se délient. Buck comprend que Kind, le révérend de la paroisse, a reçu des confidences ainsi que Norris Feely, le fils. Les recherches de Billy conduisent Buck jusqu'à un certain Silver, « chasseur de nazis ». Ce Silver s'était fait arrêter autrefois pour effraction de la maison de Ziegler à St. Louis. Voilà une piste. Cependant, Buck ne semble pas seul sur la piste. Un certain Steinblatt, soi-disant délégué du gouvernement israélien, se pointe chez Buck pour l'intimider.

Puis Kind est retrouvé proprement dépecé dans la salle paroissiale. Pratt, un bookmaker, arrive à son tour et le menace sous prétexte que Kind lui devait de l'argent. Le trésor nazi attire les convoitises...

Quand Buck finit pas localiser Ziegler, il découvre un pauvre hère, qui vit dans un asile de fous, et est bien incapable de tenir une conversation sensée. Buck et Billy fouillent la chambre, trouvent une clé de coffre. L'or semble à portée de main. Buck se présente à la banque en se faisant passer pour Ziegler. Le subterfuge est éventé, mais Billy fait semblant d'appeler son avocat (un complice) qui intimide le directeur. L'arnaque a réussi et l'or est mis en sûreté. Maintenant il faut le conserver. Buck n'est pas au bout de ses peines ni de ses surprises...

Avec ce polar, Daniel Friedman nous offre non seulement un premier roman captivant, mais surtout une peinture extraordinairement drôle d'un enquêteur du quatrième âge. Le récit semble clas-



sique avec un personnage qu'on croyait mort qui réapparaît, et qu'il faut retrouver. Pour Buck, la motivation coule de source : la vengeance plus que l'appât du gain. Au cours de la dernière guerre, Buck a été humilié et battu. Son crime ? C'était un soldat juif et un homme fier. Buck a survécu de justesse. L'auteur ne manque pas une occasion d'évoquer le drame du peuple juif décimé par les nazis. C'est cet arrière-plan historique qui donne sa profondeur au récit. Pour les autres protagonistes, la motivation n'est pas moins puissante : la soif de l'or. Pour le posséder, tout est bon : coups fourrés, poursuites, trahisons... On ne s'ennuie pas une minute à Memphis. Buck, le héros, trimballe une carcasse un peu défaillante et ne se départit jamais d'un humour corrosif vis à vis de lui-même et surtout des gens de son âge. Un jour, il évoque une émission de télé sur la vieillesse : « le présentateur affirme : Il y a très peu d'histoires à raconter sur les personnages vieillissants ; ils n'ont pas de vie amoureuse ; ils sont rarement au cœur d'un complot ; ils ont des vies routinières, sans matière dramatique ». Ce polar est justement la preuve du contraire. Quelquefois, un vieux jette son déambulateur et se met à faire quelque chose d'improbable. Nelson de Mille a dit : « Quand j'aurai quatre-vingt-sept ans, je veux être Buck Schatz ».

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°165 - Novembre/décembre 2013

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58